L'ECHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTREE

Fondateur : **GASTON MERY**

ANNEE 1913

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 15, rue de Verneuil, PARIS (7e)

Téléphone, Saxe 24-73

PARIS
R. TANCRÈDE, imprimeur-éditeur,
15, rue de Verneuil, 15

1913

TABLE DES MATIÈRES — ANNÉE 1913

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 384. 1er Janvier 1913 LE NUMERO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

ADRESSE A TOUS SES LECTEURS, SES AMIS,

SES SOUHAITS DE NOUVEL AN

Faust et son barbet

L'Odéon vient de nous donner, dans de beaux décors, l'adaptation la plus complète de *Faust* que l'on ait encore vue au théâtre (ce n'est pas, d'ailleurs, beaucoup dire). M. Vedel a tâché de nous montrer, après l'amoureux presque naïf de Marguerite, l'amoureux plus profond d'Hélène, considérée non plus comme la « fleur fatale » de l'humanité mais comme le symbole de la beauté, pareille, dans son plein épanouissement, à la sagesse. Mais quelle impertinence à Goëthe d'avoir emprisonné dans un burg germain Hélène, qui est si latine, qui est à nous !

On n'ignore pas qu'avant et après Goëthe, Faust a été le héros de cent drames et poèmes, depuis la tragédie de Marlowe et celle de Calderon, le *Magico prodigioso*. Il y a eu le drame de Lessing, et le poème épico-dramatique de Lenau, et jusqu'à l'opéra dont Gounod fit la célèbre musique, en passant par le Faust de Grabe, et quelques autres. Se rappelle-t-on un délicieux et profond dialogue entre Faust et Hélène, de Paul Bourget, qui commence ainsi :

Quel silence enveloppe au loin la morne plaine !...

Faust évoque Hélène : il tressaille d'admiration et de joie devant son apparition rayonnante. Il lui envie, lui l'homme des livres, d'avoir vécu dans les grands émois de l'amour, dont Hélène déteste le souvenir. Toute la vanité de la joie, toute la vanité du savoir s'expriment dans les paroles qu'échangent la bouche enchanteresse de l'Ombre et les lèvres pâles du docteur.

D'où venait le personnage de Faust ? Des marionnettes, qui représentèrent pendant des siècles la « Véridique histoire de l'horrible crime et de l'épouvantable punition du docteur Faust ». Brunetière s'est plu à rapprocher de la vieille légende les épisodes du *Faust* de Goëthe :

« Gœthe n'a pas *inventé* le monologue de Faust, au début de la première partie du drame : il l'a pris tout indiqué dans celui que l'on voudra des *Faust-marionnette*.

« Gœthe n'a pas *inventé* la scène où le naïf écolier vient consulter Méphistophélès déguisé sous la robe et la barbe de Faust : elle est manifestement en germe dans le *Faust* d'Augsbourg. Gœthe n'a pas *inventé* la scène de la taverne d'Auerbach ; et si l'esprit fort du *Faust* de Cologne ne s'appelle pas Altmayer, il n'en est pas moins échaudé par l'artifice de Méphistophélès, comme dans le *Faust* du poète. Il est même assez curieux de noter que, si Gœthe ne le foudroie pas, comme dans le *Faust* de Cologne, c'est qu'il a mieux aimé retourner du drame jusqu'à la légende, et visiblement mettre en scène le passage que voici :

« Lors, il leur fit venir sur la table une vigne avec ses grappes de raisin, dont un chacun prit sa part. Il commanda, peu après, de prendre un couteau, de le mettre à la racine comme s'ils eussent voulu couper ; néanmoins, ils n'en purent pas venir à bout... Lors, ils s'arrêtèrent tous et se tinrent l'un l'autre par le nez, et un couteau

dessus. Quand donc, peu après, ils voulurent, ils purent couper les grappes. »

« Faut-il continuer l'énumération ? Gœthe n'a pas *inventé* la scène du Brocken : elle est déjà dans plusieurs des pièces populaires ; on cite, notamment, la version de Strasbourg Gœthe n'a pas *inventé* l'apparition de Faust et de Méphistophélès à la Cour de l'empereur : elle était d'autant plus connue qu'elle présentait aux montreurs de marionnettes l'occasion d'égayer de quelques tours de magie blanche l'émouvante représentation. Gœthe, enfin, n'a pas *inventé* cette magique évocation d'Hélène, qui, dans la seconde partie de *Faust*, marque, comme l'on sait, le point culminant de la mystique du poème : Hélène figurait déjà dans la légende ; elle figure dans toutes les versions du drame populaire ; elle figure enfin, « plus belle que la soirée vêtue de la beauté de ses milliers d'étoiles ; — plus brillante que Jupiter quand il apparut en flammes à la malheureuse Sémélé ; — plus adorable que le monarque de la mer dans les bras de la capricieuse Aréthuse », dans le *Faust* anglais de Christophe Marlowe ».

M. Vedel a signalé lui-même la ressemblance entre le Mystère de Faust et le vieux Mystère de Théophile que l'on jouait dès le XIIIe siècle à Paris, qui est dans la Légende dorée, et qu'avait traduit notre vieux trouvère Rutebœuf. Vidame de l'évêque d'Adana, en Asie Mineure, Théophile se voit injustement disgracié. Dans son désespoir et dans sa colère, il fait pacte avec le diable pour que justice lui soit rendue. Mais bientôt il regrette cet affreux marché et par son repentir, qui touche la Vierge Marie, le Malin est obligé de renoncer au pacte.

*

Mais a-t-il jamais existé un Faust, un personnage vivant, source du personnage légendaire ? On croyait que non, et l'on en voyait une preuve dans son nom même : *Ob* faustum *in rebus peractis dificillimis successum*. Mais on sait maintenant que Faust a vécu et vagabondé, charlatan et érudit. Le 20 août 1507, le moine bénédictin Johannes Trithemius, écrivant à son ami Virdung, astrologue de l'Electeur palatin, lui parle de George Sabellicus Faust, qui ose se titrer « prince des nécromants » et qui se signale par force hâbleries et extravagances à Kreuznach. On suit sa trace à Heidelberg en 1509, à Erfurt en 1513, au couvent cistercien de Maulbron en 1516, à Leipzig en 1525.



LE DOCTEUR FAUST

On l'a confondu avec le vénérable Fust, l'associé de Gutenberg, sans doute d'après cette opinion (admissible !) que l'imprimerie est une diablerie redoutable. Le roman ingénieux de Klinger, qui parut un an après le *Faust* de Gœthe, répandit cette confusion. Après avoir inventé l'imprimerie, Faust fait un pas de plus et évoque le diable ; Satan, charmé, lui envoie Léviathan avec lequel le docteur parcourt le monde, découvrant partout le vice et le crime sous le masque de la vertu. Chez nous, ils assistent à l'exécution du duc de Nemours et aux derniers instants de Louis XI, tourmenté par le remords. (C'est une vue bien superficielle des choses. Au Roi qui avait fait vigoureusement son grand métier de Roi, Dieu envoya, du fond de la Calabre, saint François de Paule pour le conforter). Enfin, Faust, fatigué de la terre hypocrite, descend aux enfers et Lucifer conclut par cette moralité pessimiste :

« Voilà les hommes ! Quand ils veulent représenter quelque chose de hideux ils peignent le diable. Eh bien, nous quand nous voulons représenter l'objet le plus ridicule, le plus vain, le plus insolent, le plus fier, le plus abject, le plus cruel, le plus lâche, le plus retors, le plus ingrat, en un mot le hideux et le vil par exellence dans l'immense création, nommons l'homme ! »

*

Quant au barbet de Faust, que l'Odéon a remplacé par un griffon, il n'apparaît pas dans la légende primitive. Le démon se montre deux fois à Faust (d'abord à la croisée de deux routes, puis dans sa chambre), sous une forme animale qu'on ne précise pas. Dans le même livre populaire que lisait Goëthe enfant, on dit que Méphisto conjuré parut d'abord sous l'aspect d'une tête humaine ; puis la conjuration continuant, le Maudit montra un corps velu. (Des *velus* diaboliques, l'*Echo* a parlé souvent.)

Mais alors d'où vient le barbet ? Cest une addition de Goëthe. Il s'est évidemment souvenu de la légende d'Aggrippa de Nettesheim, que le démon servait, dit-on, sous la forme d'un chien noir (il l'appelait Messire), lequel chien noir, rapporte Paul Jouve, voyant son maître près d'expirer recevoir les sacrements, se jeta dans le Rhône. D'autre part, Goëthe, dans sa jeunesse, lisait assidûment la Chronique historique de Gottfried. Or, on y voit que, pendant le Concile de Trente, le légat Crescentius, un soir, après avoir veillé tardivement pour achever sa correspondance, vit tout à coup un grand chien noir avec des yeux étincelants qui le regardait. Il fut si effrayé qu'il appela ses gens, lesquels ne virent rien. Le légat tomba malade d'épouvante et mourut. Il ne cessait de demander que l'on écartât ce chien noir de son chevet.

La forme canine est, du reste, une de celles que le démon paraît avoir adoptées le plus volontiers. Dans la vie de saint André, dont l'Eglise célèbre la fête le 1er décembre, on lit le récit d'un miracle qu'il fit près de Nicée. Sept démons se tenaient aux portes de la ville et tuaient tous les passants. Les habitants s'en plaignirent à l'Apôtre, qui conjura ces démons. Ils parurent *sous la forme de chiens* devant le peuple tremblant. André leur commanda de quitter le territoire de Nicée, et ils s'éloignèrent.

Peu de jours après, aux portes d'une autre ville, l'Apôtre rencontra le convoi d'un jeune homme. On lui dit que sept chiens avaient assailli ce jeune homme et l'avaient étranglé. André pleura : « Je sais, dit-il, que ce sont les démons que j'ai chassés de Nicée. » Et il ressuscita le jeune homme.

GEORGE MALET.

Simples notes sur le Songe

Les mystères du songe m'ont toujours passionné. De longues années, je me suis appliqué à les observer. Cette préoccupation a fini par amener des insomnies ; l'état de ma santé m'a contraint d'abandonner des recherches fatigantes et dangereuses. L'homme est un sophiste souvent inconscient et il ne sait pas toujours s'il est sincère envers lui-même. Une conviction profonde ou une ruse de la volonté de vie et d'équilibre nie que mon abstention actuelle me fasse perdre aucune connaissance précieuse. Menteur ou véridique, quelqu'un affirme en moi que, déformés par ma préoccupation même, mes songes avaient cessé d'être des songes normaux.

Sans ordre rigoureux et surtout sans prétention systématique, voici, mêlées, quelques-unes de mes observations, quelques-unes de mes réflexions.

1° Le songe m'apparaît comme un filet qui plonge aux profondeurs du subconscient; et il ramène à la surface, frétillant, d'une courte résurrection, des souvenirs perdus. D'autres jours, je me représente mes souvenirs comme des statues dont je puis à volonté m'approcher et faire le tour. Mais le subconscient, fait pour une grande part avec de vieilles statues, est un mur monotone, lié de je ne sais quel mortier de confusion et de ténèbres. La magique lumière du songe désagrège le mur. Dégagées, comme étrangement réveillées, les statues s'enveloppent, fantastiques, d'atmosphère et de tremblante lumière. Ce n'est pas seulement le sommeil, semblable à la mort, des vieilles pensées et des vieux souvenirs que secoue et que réveille mon sommeil à moi. Le redoutable sorcier ressuscite un caractère ancien que je croyais vaincu et tué. Mes conquêtes morales récentes, celles qui

inachevées exigent encore un effort de volonté, le flux du sommeil me les reprend. Il semble même que parfois il reprend beaucoup plus ; il me prend ce que j'ai toujours possédé à l'état de veille. Je fus un enfant violent. Une application soutenue m'a donné la douceur, et la longue habitude volontaire m'est devenue une seconde nature. La brusquerie d'une attaque tout à fait imprévue peut-elle encore déclancher chez moi un réflexe brutal? Je n'ose répondre. Mais, pourvu que le geste exige quelque durée et que la volonté ait le temps d'intervenir, je me crois certain d'arrêter et de réprimer le geste. Avertie, ma patience me semble capable de triompher même dans des circonstances difficiles. Mon sommeil, lui, se réjouit à des duels, à des pugilats, à des victoires grossières et âpres. Le vieil homme, chassé depuis longtemps de mes actions et de mes pensées, occupe encore la citadelle du sommeil. Je m'inquiète : sa défaite est-elle définitive ou lui reste-t-il encore la force et l'audace de quelque sortie, de quelque tentative pour me reconquérir? Tapi aux cavernes du subconscient, guette-t-il une occasion favorable? Epictète disait à ses disciples : « Si vous voulez savoir combien vous avez profité, examinez vos songes. » Avait-il donc chassé ses mauvais instincts des repaires les plus ténébreux? Je crois plutôt qu'il n'avait pas observé toute l'étonnante puissance du songe. Chez moi il est parfois un barbare réjoui à des férocités dont ma veille fut toujours incapable. Restituerait-il un passé plus profond que ma vie actuelle? Revêtirait-il le caractère de quelque ancêtre, peut-être le caractère que je combattis ou auquel je cédai dans telle existence antérieure?

2° N'affirmons pas. Soyons prudents. Le songe n'est pas une terre ferme sur quoi nos pieds puissent appuyer. Est-il l'océan que tel artifice de méthode permettra de parcourir? Est-il le sable enlisant dont il n'est permis d'étudier que la frontière? A dire toute la vérité, je crains que personne n'ait jamais pu dire un songe sans le déformer. Au réveil, je m'efforce de recueillir le rêve. Mercure dont le vase est brisé, ses éléments fuient en gouttettes, dispersées. Est-ce que je réussis à tout retrouver? Ah! comme ce que je saisis reste frémissant d'absence de forme, frémissant de volonté de fuite... Mon effort apparemment victorieux l'enferme en un vaisseau nouveau, et je soupçonne les formes de ma pensée de la veille d'être singulièrement différentes des formes de ma pensée dans le songe. Toujours trop logique, ma pensée de la veille. La logique n'est-elle pas faite de volonté autant que d'intelligence et dans mon sommeil n'est-ce pas surtout ma volonté qui dort? Eveillé, je ne sais plus penser qu'avec des mots, créations lourdes et précises de la veille. Comment traduiraient-ils ce texte flottant et fuyant? Mes songes sont-ils encore pensables pour mon esprit éveillé?

3° Parmi les formes en lesquelles s'enferme pendant la veille ma vie intellectuelle et sensible, il y en a une que le songe trouble singulièrement : le temps. On connait l'exemple raconté par un observateur attentif. Alfred Maury vécut en rêve l'époque de la Terreur : il assista à des massacres, il comparut devant le tribunal révolutionnaire, discuta avec Fouquier-Tinville, fut condamné à mort, jeté en prison. Dans l'affreuse charrette, il fut mené, parmi les huées et les danses sauvages, sur la place de la Révolution. Il monta sur l'échafaud et sentit le couperet frapper sa nuque. Un sursaut d'horreur l'éveilla. Ou plutôt ce qui l'éveilla ce fut un choc extérieur. Il était couché sur le ventre et la flèche de son lit était tombée sur son cou. Le brusque contact avait causé, avant un réveil presque immédiat pourtant, tout le rêve longuement atroce. Que devient le temps si une durée certainement plus courte qu'une seconde put se dilater jusqu'à contenir tant d'évènements? Un songe de Descartes, presque aussi curieux, est moins connu. Une piqûre de puce réveilla le philosophe. Mais il rêva, on pourrait dire dans le sursaut même du réveil, toute une interminable histoire de querelle et de duel terminée par un coup d'épée au point précis où s'abreuvait l'insecte. Plus encore que l'effarant élargissement de la durée et que cette capacité en quelque sorte infinie de l'instant, ce qui me frappe dans les deux cas c'est que la pente même de la chronologie de la veille y est renversée. La cause du songe était connue, nous savons que le choc brutal de la flèche sur le cou d'Alfred Maury suscita en lui la pensée de la guillotine, et seule cette pensée put faire remonter le rêve vers les scènes précédentes. Le dénouement créa le roman, et le roman tout entier fut vécu à rebours. Comme les nuages glissent de la mer aux montagnes, le rêve remonta de l'embouchure à la source, de la fin au commencement, de l'effet à la cause. L'exécution eut lieu avant la condamnation, la condamnation avant les débats, le jugement avant l'arrestation. Mais si attentif qu'il fût, l'observateur ne soupçonna pas cette marche, évidente, dès qu'on la signale, trop étrange pour être facilement remarquée la première fois. Le réveil trompeur, condensant les nuages aux rives du fleuve logique, le transforme en l'eau banale de la veille, leur fait descendre la pente ordinaire. Sans que nous éprouvions aucune inquiétude, notre raison et nos habitudes redressent instantanément l'image que l'écran de la rétine nous offre renversée, l'image renversée sur l'écran du sommeil. Il y a là une déformation

si inévitable et si rapide que Descartes non plus, malgré son génie philosophique, ne soupçonna pas la marche à reculons de son rêve. Il est pourtant certain que la piqûre, cause de tout le trouble, créa d'abord l'idée de la blessure, ensuite celle du combat. Le duel se termina avant de continuer, continua avant de commencer. Le coup d'épée fut reçu avant que les épées fussent croisées. C'est parce qu'il y avait eu duel, qu'il y eut préparatifs de duel. Et la querelle, qui motivait tout le reste, arriva après tout le reste.

Mais cette marche à reculons ne nous est affirmée que par un raisonnement, œuvre de la veille. Si ce raisonnement se trompait aussi ? Si le songe, au lieu d'élargir et de renverser le temps, le détruisait ? S'il y avait eu simultanéité de tant de pensées, de sensations et, en quelque sorte, vision panoramique ?...

4° On parle de trésors intellectuels apportés par certains songes. Des problèmes, devant lesquels la veille savante et obstinée avait fini par reculer, auraient été résolus dans le rêve. Que d'œuvres magnifiques les écrivains croient réaliser dans le sommeil ! au réveil, ils s'irritent et se désolent de la fuite des prestigieux fantômes. Ces regrets se trompent. Après un long entraînement, j'avais réussi à m'éveiller au milieu de mes rêves et j'ai saisi souvent quelques fragments des prétendus chefs-d'œuvre.

Dans la nuit du 15 au 16 septembre 1899, je composais le plus beau des poèmes en l'honneur de la bien-aimée. Je sens que je rêve. Je veux me réveiller pour ne point laisser perdre toutes ces richesses. Je m'éveille, en effet, et je saisis un vers que je note en souriant :

Et les grands chars ruchaient les perles de ses joues.

Nuit du 1er au 2 février 1900. Je prononce devant Napoléon une merveilleuse plaidoirie en faveur de Châteaubriand accusé de je ne sais quel crime. J'atteins un tel degré de pathétique que, renouvelant un prodige attribué à Cicéron, j'arrache des larmes au César moderne. Je sens que je rêve. Je m'efforce de m'éveiller. Au réveil, j'atteins et je note cette phrase triomphante : « C'est ce Chateaubriand accusé accusatoirement d'avoir porté sous le bras des accusations injustes et d'avoir porté sous le bras un secrétaire antérieur ».

Mes notes n'indiquent pas le sens probable du vers ou de la période oratoire. En 1899 et en 1900, je croyais sans doute que ni l'un ni l'autre ne pouvaient avoir de signification. Aujourd'hui, le contraire me semble probable. Il y a certainement dans ma phrase de plaidoirie des termes parasites. « Sous le bras » a été amené par le sens concret du verbe « porter ». Mais la démence superficielle des autres mots voile probablement un sens secret, banal et raisonnable. Les étourdis et les personnes surmenées prenoncent souvent un mot pour un autre. Certaines folies superficielles sont dues uniquement, je crois, à l'infidélité des mots qui, en des adultères de hasard, se livrent aux idées qu'ils ne doivent pas éprouver. Ce qu'on dit est fou; ce qu'on voulait dire ne l'était pas. Les mots sont comme des étiquettes : rêve ou folie les détachent des marchandises ; les voici qui volent et se jouent à travers la boutique, s'appliquant au hasard, c'est-à-dire suivant des lois spéciales, se collant, parfois, les unes sur les autres. A partir de 1901, je me préoccupe de rechercher le sens souterrain des phrases incohérentes que me livre le rêve.

Nuit du 7 au 8 octobre 1902. Je rêve que je suis parmi des professeurs. On parle des fourmis. J'explique que la femelle, fécondée pour la vie par une seule approche du mâle, marche avec indifférence dans les galeries et laisse tomber derrière elle des œufs dont elle ne s'inquiète point. Quelqu'un remarque en riant : « Des œufs à repasser ». La plaisanterie ne m'étonne point. Je la continue dans ma réponse : « De vrais œufs à repasser : des fourmis neutres les ramassent et les repassent avec leur langue ».

Et ceci est trop logique, doit être reconstruit en partie par mon effort pour saisir tout le rêve. Mais je suis sûr qu'on a dit et que j'ai répété sans étonnement : « Des œufs à repasser ».

La blancheur des œufs de fourmis établissait-elle dans mon esprit une confusion avec les linges étalés chez la repasseuse ? Ou bien le mot *œuf* et le mot *fer* (à cause, sans doute, d'une même dureté métallique due à l'*f* final ou initial) se mêlaient-ils en moi ? La première supposition semble d'abord plus vraisemblable. Je crois cependant que la seconde n'est pas improbable. Il est possible d'ailleurs que les deux causes se soient unies pour produire le même effet.

Le problème me trouble une partie de la journée et ne me laisse pas en paix la nuit suivante.

Nuit du 8 au 9 octobre 1902. En rêve, j'explique à Jacques Fréhel et M. C. Poinsot le manque de logique du vocabulaire dans le rêve. Je leur dis : « Tout à l'heure, je rêvais une phrase où j'avais besoin du mot *reconnue* ou du mot *découverte*. Je savais que je rêvais et que les mots offerts par le rêve me trompaient. Je les rejetais et j'en réclamais d'autres. C'était pénible comme lorsque, dans une fuite de cauchemar, se présentent des issues successives qui toutes se transforment en impasses (1). Le rêve, après d'autres mots

(1) Je traduis avec trop de précision. J'y suis forcé, pour me comprendre quand je me relirai. (Note du 9 octobre 1902.)

que je ne retrouve pas, m'avait donné *morte*, puis *éteinte*. Enfin il me donna un mot dont je me contentai : *discrète*. »

Nuit du 15 au 16 janvier 1903. Névralgique, je me suis couché sans dîner. Mauvais sommeil. J'ai rêvé de nourritures répugnantes que ma faim repoussait. Je me suis réveillé répétant ces mots : « Le cœur mental à cette âme ». Je suis sûr que je voulais dire : « Le cœur me manque devant cette nourriture. Je n'ai pas le courage de prendre cette nourriture ». Le mot *mental* a remplacé le mot *manque* à cause de la sonorité identique de la première syllabe et parce qu'il est plus proche de sens du mot *cœur*. Je pensais aussi que la phrase n'était prononcée que *mentalement*. Les mots *cœur* et *mental* ont attiré le mot *âme*. Et il me semble que je pensais aussi vaguement — en harmoniques, si je puis dire — que pourtant la nourriture m'était aussi nécessaire que mon âme.

Nuit du 11 au 12 mars 1903. Mauvais sommeil. Cauchemars. Je ne retrouve rien d'intéressant ou de nouveau que ceci. Il me semble que je prononce depuis longtemps, comme une plainte, ces deux mots : « Asperges Arradon. » Et cette formule bizarre, je sais qu'elle équivant à : « mon cerveau travaille. » Comment cela est-il possible? Je cherche avec âpreté, sentant que je ne me rendormirai qu'après avoir trouvé et noté la découverte. Je retrouve des fragment antérieurs du rêve. Toute la journée, quoique fort névralgique, j'ai écrit des pages dont je m'affirmais que je n'étais pas mécontent. Dans mon lit, je me suis efforcé de combattre la douleur par une joie orgueilleuse. Je me suis endormi rabâchant le vers de Hugo.

Il fut plus triomphant que la gerbe des blés.

Je crois me rappeler qu'à un moment du rêve mon cerveau m'apparut, triomphe concret, comme une grande gerbe dont la couleur dorée éclatait sous un dur soleil. Quelqu'un dut, en moi, objecter la blancheur du cerveau. Je me vis, douloureux et ridicule, avec, entre les épaules, en guise de tête, une botte d'asperges. A partir de ce moment, *asperge* est, sans doute, devenu synonyme de *cerveau* ou de *tête*. — Arradon est un nom d'un village breton où je suis allé cinq ou six fois, il y a deux ans. Tout en, me déclarant que l'étymologie était absurde, j'étais obsédé chaque fois par cette série de mots : « Arradon, *ardre*, *araudum*. » C'est pourquoi labourer, *travailler* est devenu dans mon rêve *Arradon*.

Ici s'arrêtent mes notes. Je traversais une période de névralgies fort pénible. Je m'imaginai que mes observations étaient une des causes de mon mal. Je m'interdis toute nouvelle note sur mes rêves afin de perdre peu à peu des habitudes qui me semblaient dangereuses.

5° Mon expérience m'a montré bien des fois l'absence de valeur des prétendus trésors intellectuels apportés par le songe. Il n'en est pas moins précieux pour la pensée. Il détruit des habitudes, des formes, qui sont nécessaires pour éviter la démence. Mais, chez l'homme normal, le déclic du réveil rétablit tout cela automatiquement. Il détruit aussi les associations d'idées coutumières qui nous enferment aux pauvretés et aux routines. C'est pourquoi au matin la pensée se joue plus librement à des associations nouvelles. Le réveil est une heure de bavardage pour les êtres superficiels qui ont besoin de dépenser à mesure qu'ils gagnent ou qui ont peur instinctivement de laisser des nouveautés se former en eux. Les êtres profonds l'aiment solitaire et recueilli. Il y a un pressentiment de certains détails du mécanisme intellectuel dans la règle qui imposait aux religieux le silence et la méditation du matin.

HAN RYNER.

LES VISIONS DE DANIEL

IV

Daniel, selon son propre témoignage est placé « sur la porte d'Ulaï, sur le fleuve (Oubal), dans la ville de Suse, en Elam, la troisième année du règne de Balthasar ».

Or le règne de Balthasar est le dernier des Empires Assyro-Babyloniens. Nous savons que ce prince périt sous les coups de Cyrus, fondateur de l'Empire Médo-Perse. Cet Empire Médo-Perse existait donc peut-être au moment où Daniel transcrivit sa prophétie, *mais il n'existait pas encore au moment de la vision*, puisque Daniel a soin de préciser lui-même que cette vision eut lieu sous le règne de Balthasar, par conséquent *antérieurement à la chute de ce prince*.

Donc, aussi, le prophète, en disant que le « Bélier unique » est le « roi des Médes et des Perses » (*malké Madaï u Paras*), fait de ce Bélier l'Empire des Perses. Et, plus bas, lorsqu'il identifie le Bouc avec « le roi des Grecs », ce n'est pas seulement Alexandre qu'il aperçoit, près de trois siècles d'avance, mais tout l'Empire Grec.

En conséquence, « le roi des Médes et des Perses » c'est tout l'Empire Perse, de Cyrus à Darius Codoman, et, quant à l'Empire Grec, *qui n'a existé que sous le seul Alexandre*, il faut l'entendre des grands Etats issus du démembrement de cet Empire éphémère.

Impossible de chicaner sur ce point la véridicité de la prophétie, ainsi que l'ont fait tant d'exégètes rationalistes. Le texte ne laisse pas la moindre prise à la discussion. Donnons-le :

VIII. 4. (Ensuite) je vis que le Bélier frappait de ses cornes contre l'occident (le latin dit *cor nibus ventilantem*, — mot à mot « projetant du vent avec ses cornes », à la manière d'un tourbillon, ou de l'hélice d'un *ventilateur*) et contre l'aquilon et contre le midi (le grec dit « Keratidzonta Kata thalassan », mot à mot « donnant de la corne vers *la mer* » ; l'hébreu dit « mnagec'h iamah », mot à mot « frappant (de la tête) la mer ») ; et aucune bête ne pouvait ni lui résister, ni se délivrer de sa puissance ; et il fit selon sa volonté, et il grandit. »

Limitées au seul Empire des Perses, ces expressions paraissent hors de proportion. Car nous savons que l'Empire des Perses eut peu de succès *sur mer*, puisque les seuls Grecs défirent le Grand Roi à Salamine, à Mycale, sur l'Eurymédon, à Citium ; que Marathon, Platées et d'autres batailles, chassèrent définitivement les Asiatiques de l'*Occident* ; qu'il n'est donc pas exact qu' « aucune bête (c'est-à-dire *aucun peuple*) ne pouvait ni lui résister, ni se délivrer de sa puissance », puisque les Hellènes en triomphèrent. Nous savons aussi qu'au nord (« l'aquilon »), Cyrus fut vaincu et tué par Thamyris, reine des Massagètes, et que Darius Hystaspes dut reculer devant les insaisissables Scythes ; qu' « au midi », Cambyse, après sa brève et folle invasion de l'Egypte, vit son armée anéantie par les Ethiopiens et le simoun.

Il n'est donc pas possible que la vision, par ailleurs si vraie, de Daniel, soit close dans les seules limites du cadre médo-perse. Les caractères qu'il trace conviennent infiniment mieux à d'autres Empires, successeurs des Perses, notamment aux Arabes, puis aux Turcs qui, eux, très effectivement, envahirent l'Asie, en remontant de l'Yémen ou de l'Euphrate jusqu'au Bosphore (le fleuve, Oubal), ou en descendant du Turkestan par l'Aral, la Caspienne et la Mer d'Azow (*Palus* Mœotides), toutes régions assimilables à des « marais ».

Ceci est rigoureusement vrai de l'Islam, car :

1° A la mort de Darius Codoman, dernier des Achéménides, *il n'y eut plus d'Empire Médo-Perse*, mais un bref Empire Grec, personnifié dans Alexandre. Or Daniel voit dans l'Empire Grec le « Bouc » et ses successeurs.

2° Alexandre mort, il n'y a plus d'Empire Grec, mais quatre monarchies, dont une, la Syrienne (Séleucides) est, *par son territoire*, héritière non du Bouc, mais du Bélier.

3° A la chute des Séleucides, l'Empire Romain partage leurs Etats avec l'Empire des Parthes. Or, ces deux Empires rivaux ont pour frontière commune, et disputée, l'Euphrate.

4° L'Empire des Arsacides fut remplacé, en 226, par celui des Sassanides, qui, avec Ardeschir, rendirent au territoire le nom de Perse.

5° Enfin, en 651, après la victoire de Kaled sur les Perses, Ctesiphon fut pris, le dernier Sassinide, Iezdegherd, fut assassiné.

L'Islam était désormais maître de l'Asie.

C'est à ce moment, selon moi, qu'il faut reprendre la Vision de Daniel, si l'on veut s'expliquer les mots « ventilantem », « keratidzonta », « mnagc'h », joints aux mots « contra occidentem », « kata thalassan » et « iamah ». C'est, en effet, à partir de ce moment que le grand Empire Islamique et Asiatique réalise le sens de ces expressions, puisque, *en occident*, il conquiert toute l'Afrique connue, jusqu'au Maghreb, l'Espagne et une partie de la France, jusqu'à Tours, où les Arabes sont écrasés par Charles Martel ; puisque, à l'*aquilon*, il prend Jérusalem, l'Asie Mineure, une moitié de la Russie, Andrinople et les Balkans, et, pour finir, Constantinople ; puisque, *au midi*, après l'Arabie proprement dite, il occupe l'Egypte, l'Ethiopie, le Soudan ; — puisque, *sur mer*, il fournit les courses des Sarrazins, de Barberousse, des pirates tunisiens et algériens, dévastations successivement arrêtées, ou retardées, par les Croisades, par Hunyade et Scanderbeg, par Venise et les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, par la bataille de Lépante, les exploits de Duquesne, et définitivement châtiées par la victoire de Navarin et, surtout, par la prise d'Alger, œuvre à jamais glorieuse des rois de France.

Tout ceci concerne le « Bélier à deux cornes » (*aries quem vidisti habere cornua, — ho Krios ho ekhôn ta Kerata, — ha ail bag'hal ha qeranaïm*).

Il nous faut examiner comment peuvent s'interpréter ces « deux cornes » (car l'hébreu est formel : « qera*naïm* »), tant dans l'acception d'un Empire Médo-Perse, qui est celle de Daniel lui-même, que dans la nôtre, qui les reporte, par voie *d'élargissement du cadre*, au « Bélier » de l'Empire Musulman, aujourd'hui l'Empire Ottoman.

(*A suivre*) SIMMIAS.

Nous recevons trop tard pour les insérer dans ce numéro une lettre du Dr L. Moutin, répondant à une assertion de M. Archdeacon, reproduite dans notre numéro du 15 novembre ; un intéressant compte rendu, par le commandant Darget, d'une conférence de M. de Vesme, et quelques autres communications. Au prochain numéro.

Les Prédictions des Voyantes

POUR 1913

S'il est un temps auquel on peut appliquer cette qualification : « Tournant de l'histoire », c'est bien au début de cette année nouvelle.

Que nous réserve l'attitude de certaines puissances? Mars va-t-il entrer en scène, ou seulement Matamore?

Le point noir s'élargit sur l'Europe anxieuse. Aussi, ne saurions-nous trop remercier les devineresses assez sûres d'elles pour risquer des prédictions nettes devant l'esprit d'hésitation général. Que les bonnes se réalisent pour le plus grand succès de nos pythonisses ; nous leur pardonnerons facilement leurs erreurs touchant les pronostics funestes.

Chez Mme Marceau

Chiromancienne et cartomancienne habile, Mme Marceau, qui a son cabinet 115, boulevard Voltaire, s'est intéressée depuis quelques années à la si curieuse divination par les chiffres.

Pour me faire des prédiotions générales, elle me demande de lui poser une question et de lui donner un nombre de plusieurs chiffres.

J'interroge :

— Prévoyez-vous la guerre pour la nouvelle année? et je donne le nombre 567.

La curieuse arithmancienne, après un mystérieux calcul, me répond :

— La guerre doit éclater dans le signe du Bélier ; un miracle diplomatique peut seul l'arrêter.

— Quel président de la République vous révèle ce chiffre 4721?

— Le président, me répond Mme Marceau après quelques instants de méditation, ne sera pas un chef de parti, ni de groupe ; mais il sera, en quelque sorte, comme le reflet exact, la synthèse des idées du groupe qui le fera nommer. La tête est chez lui menacée.

— Prévoyez-vous des catastrophes (6253) ?

— Terrible accident ou attentat dans un lieu où l'on discute ou applique les lois: Chambre, Sénat, ou *Palais de Justice.*

— Que signifie pour l'Allemagne le chiffre 327 ?

— Ce pays va faire preuve en tout d'hésitation, un grand péril menace l'empire. Il n'y a de cohésion dans aucun parti en Allemagne, sauf parmi les socialistes qui attendent le temps propice.

— Et l'Italie? Que vous révèle ce chiffre 466 ?

— La chute du ministère Giolitti sera la plus grande faute de la dynastie actuelle. Un prince va intriguer pour usurper la couronne.

— Et l'Angleterre avec ce nombre 3857 ?

— L'Angleterre, grâce à ses diplomates, réconciliera divers peuples ennemis, et saura ainsi, sans guerre, — ce qui la ruinerait — acquérir de nouvelles forces territoriales et morales. Menaces du côté du Japon et du Mexique.

— 521 pour l'Espagne ?

— La folie menace l'Espagne soit parmi ses chefs, soit qu'elle-même ne sache de quel côté tourner ses efforts et ses aspirations.

— De nouveaux troubles sont à craindre à propos d'un changement de ministère.

Là s'est terminée cette très curieuse consultation.

Chez Mme Mira

Au 60 boulevard de Clichy se trouve l'intéressante cartomancienne bien connue de nos lecteurs pour sa grande intuition.

Bien que toujours aimable, Mme Mira hésite cette année à satisfaire ma curiorité.

— Actuellement, me dit-elle, en face des graves évènements que chacun connaît, il est bien difficile d'arriver à s'isoler assez pour ne pas subir l'influence des pronostics que l'on murmure autour de nous. La lecture de pensée est si facile dans les cartes !

Enfin, tâchez de chasser de votre cerveau tout jugement personnel, afin que nous voyions ce que les cartes vont nous révéler :

Les grands tarots étant étalés sur la table, Mme Mira interprète :

— Il y aura en Europe de terribles menaces de guerre ; maintes fois tout semblera perdu, et pourtant, malgré ces cartes noires qui s'entassent, je ne crois à un conflit sanglant ; la France, tout au moins, n'y sera pas mêlée.

« Au point de vue financier, l'année sera mauvaise. Les troubles extérieurs auront chez nous une grave répercussion.

» Un homme haut placé dans la politique mourra de façon violente.

» La nomination du nouveau Président surprendra l'opinion, et causera quelques troubles.

» L'été ne sera pas beau ; moins de pluie qu'en 1912 ; mais pas de chaleur.

» La récolte ne sera pourtant pas mauvaise.

» Mort d'une très haute personnalité religieuse.

» Suicide sensationnel.

» Terrible tremblement de terre en Italie. »

Chez Mme Lorenza

Celle que l'on a surnommée *la Voyante des Batignolles*, et qui depuis vingt-cinq ans habite 21, rue de La Condamine, a bien voulu, elle aussi, interroger ses tarots pour révéler aux lecteurs de l'*Echo du Merveilleux* ce que sera cette année qui semble fatale : 1913 !

— Bien au contraire de certaines grandes devineresses, qui prédisent la guerre pour notre pays, j'as-

sure, dit Mme Lorenza, que nous n'avons rien à craindre. Il y a danger; mais la prudence l'écarte. M. Poincaré est à la hauteur de la tâche pacifique qui lui incombe.

« L'annéepourtant sera mauvaise, car les esprits demeureront dans la crainte, l'hésitation.

» Voici des cartes qui m'indiquent un grand scandale politique. La nomination du nouveau Président ne se fera pas sans troubles.

» Un Prétendant semble compter sur cette élection pour se rapprocher du peuple français... Mais son espoir sera déçu.

» Il n'y a pour lui aucune chance, même dans un avenir lointain.

» Nombreux krachs. — Tempête violente qui amènera plusieurs sinistres en mer.

» Grande catastrophe, incendie ou attentat, menaçant un édifice public à Paris. Il y aura des victimes.

» A l'extérieur, troubles graves en Allemagne, en Autriche, en Espagne...

» Nouvelle insurrection au Maroc.

» Remarquables découvertes scientifiques... »

— Somme toute, conclut Mme Lorenza, demain ressemblera à hier. L'année 1913 ne différenciera guère de ses devancières.

Chez Mme de Péria

J'ai profité du voisinage pour me rendre chez la très intéressante voyante au verre d'eau qu'est Mme de Péria.

Sans bruit, sans réclame, elle occupe un modeste rez-de-chaussée, au fond d'une cour, 32, rue Nollet.

L'expression de ses yeux bleus, dès l'abord, revèle le médium ; Mme de Péria me confesse d'ailleurs qu'outre sa voyance, elle obtient encore des communications par typtologie ; mais elle croit beaucoup moins à la véracité de ces dernières. — Par contre, Mme de Péria a une très grande foi dans la réalisation des évènements généraux ou personnels qu'elle voit dans l'eau.

La voyante prend un verre à pied ordinaire, le remplit d'une eau quelconque, le pose sur la table, et regarde.

Et voici que l'eau se trouble, blanchit, que des images se dessinent.

D'abord, voici le portrait du futur président de la République : c'est un homme brun, figure pleine, forte moustache, pas chauve, front loyal.

— Il aura de grands ennemis, ajoute la voyante, et il y aura beaucoup de réceptions à l'Elysée.

» Pas de guerre pour la France. Fin des émeutes au Maroc.

» Grande catastrophe de chemin de fer, et catastrophe maritime près des côtes de France. — Ce ne sera pas un sous-marin ».

La scène change au fond du verre.

« C'est maintenant le divorce sensationnel d'une femme de lettres.

» Puis un homme de robe se débat en proie à la démence...

» Voici des hydro-aéroplanes. Ils passent avec une rapidité extrême. — Très grands progrès dans ce genre de locomotion, explique Mme de Péria. On tentera de longues traversées, ce qui causera encore de nombreux accidents. Pourtant, il y aura moins de morts que les années précédentes.

» Grand incendie à Paris et graves émeutes.

» Pour l'Espagne, l'eau s'assombrit terriblement, ce qui ne présage rien de bon pour ce pays. Je crois à un deuil à la cour.

» Je vois aussi la mort du Pape, et celle d'un roi d'un Etat du Sud-Est.

» Avènement d'un roi qui deviendra notre allié.

» Bonne entente avec l'Angleterre et un pays du Nord.

» En Allemagne, agitations intérieures, et difficultés avec de petits pays ».

A ce moment l'eau redevient limpide, et la voyante d'un geste las passe la main sur ses yeux fatigués.

Chez Mme Albane de Siva

Enfin, j'ai tenu à terminer cette enquête par une visite à Mme Albane de Siva, dont le cabinet d'astrologie et de cartomancie, 63, rue Blanche, est bien connu de nos lecteurs :

Après nous avoir fait remarquer combien les prédictions de 1912, se trouvaient actuellement réalisées, Mme de Siva veut bien nous mettre au courant de ses prévisions pour 1913.

» A l'intérieur des troubles. Les affaires seront mauvaises. Les esprits populaires, ambitieux et orgueilleux, se mêleront inconsidérement des affaires publiques ; ils causeront trop de brusquerie, d'étourderie dans les décisions ; ils s'occuperont des choses du culte divin ; ils créeront des troubles civils.

» Réprimer le peuple sera difficile, car il se montrera entêté et parfois violent.

» Difficultés du gouvernement avec presque tous les travailleurs (agriculteurs, mineurs, porcelainiers, etc.), et tous ceux travaillant les liquides sur l'eau ou au bord de l'eau, et en général, avec tous ses serviteurs, et avec les fonctionnaires (postiers, instituteurs, représentants de la force publique, etc.)

» Des savants, particulièrement ceux suivant des professions nouvelles et non classées, se montreront turbulents.

» Troubles et batailles à l'intérieur et à l'extérieur.

» Il y aura des explosions.

» Des modifications légales, ou des lois récemment votées ou adoptées, seront de courte durée.

» Le gouvernement se montrera parfois sévère à l'excès, parfois d'une clémence touchant à la faiblesse.

» Il y aura en France une ère et de philanthropie ; on y appréciera plus vivement que jamais l'art et le beau ; mais il y régnera un penchant trop vif pour les plaisirs.

» De faux amis fomenteront des grèves chez nous par l'entremise de leurs marins.

» Une nation, avec qui une sorte d'alliance sera inconsidérement établie, cherchera à nous entraîner selon ses désirs qui seraient contraires à l'intérêt de notre pays.

» La France perdra beaucoup d'argent à cause de troubles extérieurs.

» Nous voyons un grave conflit diplomatique qui provoquera d'importants approvisionnements militaires, voire des armements.

» De nouvelles machines seront créées pour la défense contre l'ennemi.

» Au point de vue militaire, un génie se révèlera chez nous.

» Nos possessions seront une source continuelle de préoccupations.

» Il faut s'attendre à un scandale colonial. La fortune de la France sera très éprouvée dans sa marine. Cependant beaucoup de nos espérances se réaliseront cette année.

» La France trouvera beaucoup d'amis.

» Le Japon se montrera d'accord avec la Triple Entente.

» L'Espagne subit des troubles intérieurs et des difficultés diplomatiques. Sa fortune est mauvaise quoique ayant peu d'amis, elle conclut une entente financière.

» D'actifs pourparlers diplomatiques se termineront par la signature de pièces importantes.

» La mort plane toujours sur l'Escurial.

» L'Allemagne est éprouvée dans les mêmes conditions, mais les troubles y sont plus grands. Le mouvement socialiste y croît rapidement.

» L'Empereur Guillaume perd une partie de son autorité. Sa fortune personnelle et celle de ses états subissent des fluctuations malheureuses.

» La République française élira un président qui ne terminera pas son septennat.

» Malgré les troubles et les prévisions inquiétantes, la France fera preuve d'une grande puissance ».

Telles sont les prédictions de Mme Albane de Silva.

Puisse l'année 1913 être bonne pour tous, et particulièrement pour les lecteurs de cette revue !

C'est le souhait bien sincère de

Mme LOUIS MAURECY.

Rappelons que toutes les réclamations relatives au service comme toutes les communications de rédaction doivent être adressés à Mme E. Gaston Mery, Directrice de l'ECHO DU MERVEILLEUX, 70, rue Gay-Lussac.

Le Noël de Yannick

CONTE BRETON

A Madame G. Méry, respectueusement.

— Est-il vrai, grand'mère, interrogea Yannick, que cette nuit Noël apporte aux enfants sages des petits frères et des petites sœurs?

— Rien n'est plus vrai, mon chéri, répondit en souriant l'aïeule, et c'est aujourd'hui grand remue-ménage en Paradis. Parmi les angelots, Jésus fait un choix, et, sous la protection des saints de tous pays, les envoie sur la terre pour devenir des hommes.

— Eh bien, je voudrais un frère, mais un grand, pour pouvoir, dès maintenant, jouer avec lui.

— Y penses-tu, Yann, dit l'oncle Jean occupé à retourner les fines crêpes de sarrazin, les enfants ne peuvent venir au monde sans avoir été petits ; comment passeraient-ils par la cheminée ?

— Je ne sais, répliqua Yannick, mais si mes prières sont exaucées, je suis sûr que le bon Jésus pour remplacer Yvon qui est au ciel, m'enverra un autre frère grand comme cela.

Et, de sa menotte, l'enfant indiquait au-dessus de sa tête blonde la hauteur de la table de chêne. Mélie, la servante, intervint :

— Je suis certaine, Yann, que Jésus vous a entendu, mais, en attendant, il faut vous coucher sagement et demain vous verrez si votre frère est arrivé.

Soulevant sa longue robe de nuit, l'enfant, ayant embrassé sa grand'mère et son oncle, se hissa par l'escalier branlant jusqu'à sa petite chambre.

— N'oublie pas ta prière, lui cria l'aïeule.

— Non, grand'mère, répondit Yannick dont les yeux papillotaient.

La vieille revint vers le feu pétillant, et reprit sa rêverie, le chat noir sur ses genoux.

Au milieu de la salle, Mélie dressait le couvert du réveillon, tandis que l'oncle Jean rallumait aux tisons sa courte pipe de merisier.

Le silence se fit. La comtoise battait les secondes du morne tic-tac de son balancier de cuivre ; parfois une châtaigne éclatait sous la cendre ; au dehors, les chiens grondaient lorsqu'un nuage voilait le disque de la lune.

..... Une heure plus tard, Yannick s'éveilla soudain avec une impression d'angoisse.

Il regarda, croyant voir autour de lui ces mille fantômes que contemplent les enfants lorsque, dans notre ignorance, nous disons qu'ils *rient aux anges*.

Une lueur blanchâtre éclairait la chambrette et se différenciait nettement de la clarté lunaire.

Au sein de cette lumière, un enfantelet, à peine plus grand que Yannick, se tenait les bras tendus, en un geste plein de grâce.

Yannick ne douta pas un instant que ce ne fût le petit

Jésus, et soudain, avec une légèreté qui l'étonna, il sauta de son lit dans les bras de l'Enfant-Dieu.

— M'apportes-tu un frère ? dit câlinement Yannick.

— Non, Yann, répondit Jésus, car rien ne s'acquiert sans peine ici-bas A toi de le trouver.

Et dans une clarté rose, la vision disparut. L'enfant se retourna, et ne fut pas peu étonné de se voir lui-même couché dans son petit lit, bien bordé, calme, mais pâle comme ses draps blancs.

— Où Jésus veut-il que je trouve un frère à cette heure, pensa-t-il, il fait noir et froid, dehors ?

Mais déjà, il se trouvait sur la grande route, volant au ras du sol, dans la direction de l'église, sans ressentir la piquante morsure du gel.

Une voiture, chargée d'hommes avinés, parut soudain au détour de la route. Yannick ne put l'éviter ; sentant le souffle du cheval sur son visage, il ferma les yeux et s'abandonna.

Merveille ! Déjà la charette était loin derrière lui. Il avait passé au travers !

Alors, l'enfant rassuré se fit un jeu, sur la longue route, de traverser sans heurt les passants se rendant à la messe de minuit.

Personne ne semblait s'apercevoir de sa présence; aussi continua-t-il son amusement au milieu d'un groupe d'enfants, tenant le milieu de la route.

L'un de ces enfants marchait à l'écart, vêtu de blanc. Yann courut droit à lui ; mais un choc formidable l'arrêta net, et une stupeur le cloua au sol : son frère aîné Yvon, mort l'année précédente, était devant lui :

— Oh ! dit celui-ci en l'embrassant, comme maman va pleurer en voyant partir au ciel son petit Yannick.

— Au ciel ? mais je n'y suis pas, répondit l'enfant ; je cherche un frère pour te remplacer.

L'ombre d'Yvon prit Yannick par la taille, et l'entraîna vers le sanctuaire.

— Vois-tu les anges ? dit-il.

— Non.

— Alors, c'est que tu n'es pas au ciel.

La messe était commencée, et les deux enfants pénétrèrent invisibles au sein de l'assemblée.

Jamais Yannick n'avait vu chose aussi prodigieuse. Partout, dans le chœur, sur l'autel, parmi les assistants, se tenaient de délicieuses figures d'enfants prosternés et suppliants, invisibles eux aussi pour les fidèles.

Les grands saints de pierre, si drôlement coloriés, avaient quitté leurs socles : ils se tenaient près de l'officiant. A leurs mîtres et à leurs crosses Yann reconnut le grand Saint Nicolas, protecteur des garçons, et le bon Saint Guirec, qu'implorent les jeunes filles en âge de se marier.

— Vois ces petits, dit Yvon à son frère, ce sont eux que Dieu a désignés pour descendre dans notre pays ; choisis parmi eux celui qui sera ton frère ; mais, hâte-toi, car d'instant en instant, le souhait que formule chaque fidèle appelle à lui un de ces envoyés.

— Oh ! répond Yannick suivant avec obstination son idée, ne peut-il s'en trouver un déjà grand ?

— Cela ne se peut, lui dit son frère.

— Hélas, fit l'enfant dans un soupir si profond que le grand Saint Nicolas se retourna vers lui avec un visage qu'il voulait rendre sévère.

Yann eut peur, et lâcha la main d'Yvon.

Aussitôt la nuit se fit autour de lui, tandis que dans l'église, le grand ostensoir se balançait, comme un astre sur la foule prosternée.

. . . .

En dépit de la tradition, cette nuit de Noël était sans neige. Par contre un froid terrible sévissait, gelant les étangs et les ruisseaux.

Sous la blancheur des rayons lunaires, la route bordée d'ajoncs s'allongeait à l'infini. Pas un bouquet d'arbres, par un pli de terrain ; jusqu'à l'horizon enténèbré, la lande s'étendait immense, durcie et crevassée par ce froid mortel.

Et pourtant, sous l'âpre soufflet de la bise, un être, un enfant, suit pieds nus l'interminable route.

Mal protégé par le châle rapiécé qui couvre à peine ses maigres épaules, il marche en chancelant, et chante pour se sentir moins seul dans la nuit.

C'est Ariel, le petit fils de la bohémienne, Arkia morte depuis un mois.

Personne, par crainte d'un mauvais sort, n'a voulu recueillir l'orphelin qui, sans ressource, est parti la veille pour la ville.

Il a marché tout le jour rongé par la faim, transi de froid, n'osant, par peur des chiens, frapper à la porte des métairies.

Mais, maintenant, ses pieds meurtris et gelés ne peuvent plus supporter le poids de son corps, il chancelle et tombe sur la route, la poitrine déchirée par un accès de toux.

Mourir ! Voilà ce qu'il espère. Il n'a pas peur de la mort que sa mère-grand lui a dépeinte comme la fin des misères terrestres.

Mais, qu'elle est longue à venir la Libératrice et quelles souffrances faut-il endurer avant de s'endormir de l'éternel sommeil !

Au loin, une cloche tinte. C'est l'Elévation (*le bon Dieu de la Messe*, comme disent les paysans).

L'enfant écoute. Ce son lointain, c'est le salut, la vie. Dans cette église, des êtres prient, et se réjouissent de la naissance de leur Dieu — un enfant comme lui.

Ariel connaît à peine ce Dieu, mais pourtant sa faible voix monte, en une prière, dans le silence nocturne :

— Dieu des chrétiens, toi qui, dit-on, remplis de jouets les sabots des enfants qui te prient, tu auras pitié du pauvre abandonné, en l'emportant dans son paradis, où il doit faire si chaud, si clair !

Auprès de lui une flamme apparaît, dansant sur la route.

Ariel se relève.

— Tiens, un feu follet, dit-il.

La flamme mystérieuse fuit devant lui, revient, s'arrête, et repart.

Ariel s'est relevé galvanisé par un espoir fou. Il suit la

flamme qui saute et vire; mais bientôt ses forces le trahissent, et il tombe de nouveau sur le sol durci, presque devant le seuil de la maison de Yannick, dont le fantôme tourne autour de lui, sous l'aspect d'une petite flamme errante.

— Jésus, ô doux Jésus, implore Yannick, voilà le frère que je cherchais, sauve-le, et donne-le moi :

A peine a-t-il parlé qu'une invincible force le ramène dans sa chambre, et de toutes les merveilles de l'heure passée, il ne reste plus qu'un enfant souriant dans son lit, et un petit agonisant à la porte de la ferme.

. . . .

— Eh! mais, c'est ce petit païen d'Ariel, s'écria le père de Yannick, en écartant les cheveux du moribond, chaudement étendu dans le grand lit clos. Allons, Jean, encore un peu de neige pour dégeler ce pied-là. Frotte, mon gars, n'aie pas peur, le cœur bat, c'est bon signe; nous allons remettre debout ce brin d'homme-là, et nous en ferons un excellent chrétien, j'en suis sûr.

— Comment cela? demanda l'oncle Jean.

— Comment? répartit le métayer ; mais en l'adoptant comme notre gars ! Si le ciel m'a permis, au retour de la messe, d'arrêter ma jument juste à temps pour ne pas l'écraser, c'était pour faire honte aux gens d'alentour de leur manque de charité, et m'en punir le premier en me forçant à travailler désormais un peu plus dur pour nourrir ce pauvre petit. Ranimons-le d'abord, et ensuite, à table ; nous avons bien gagné notre réveillon.

A ce moment, un léger craquement fit lever les têtes.

— Oh ! je savais bien, fit une douce voix, que le bon Jésus m'enverrait un grand frère !

Yannick, réveillé par le bruit, s'était glissé hors de sa chambre, et descendant rapidement l'escalier, s'approcha du petit vagabond, toujours immobile, les yeux fixes, les lèvres violacées.

Soudain, Yannick s'avança près de la servante, un doigt sur les lèvres roses, et, l'esprit encore rempli des merveilles rêvées, avec tout le sérieux de ses six ans, murmura.

— Chut, Mélie, vois ; il n'est pas encore né.

PIERRE DESSIRIEUX.

POUR L'ASILE-OUVROIR JEANNE D'ARC

Reçu :

Anonyme	5 fr.
C. B.	5 »
E. Maine	10 »
Anonyme	10 »
P. E.	10 »
Un lecteur de la *Libre Parole*	10 »
Comte de D.	10 »
M. Muller	10 »
Mme Hustin	5 »
Anonyme	2 90
Mme Loer	coupon d'étoffe

Merci.

ÉCHOS

Les Sibylles

« Notre éminent collaborateur Charles Vincent publie dans la *Gazette de France* une suite de feuilletons du plus vif intérêt sur l'attente messianique. Voici ce qu'il dit des Sibylles au cours d'une étude sur le IVe églogue de Virgile :

Monument presque unique parmi ceux qui, dans l'histoire du paganisme, servent de jalons à l'explorateur des déserts de la pensée antique, elle apparaît, superbe de précision et de conservation, au milieu de la brousse et des jungles qui ont envahi la tradition primitive, telle que se montrent aux yeux des voyageurs émerveillés les ruines d'Angkor ou de Palenqué, telle que se dressent nos monolithes bretons, nos dolmens de Gavr'inis et de Loc-Maria-Ker. — Il y a pourtant entre le document de pierre encore indéchiffré et le chant de l'inspiré latin, toute la différence qui s'affirme entre une question mal posée et un problème dont toutes les inconnues peuvent s'éliminer progressivement moyennant une sagace et patiente attention. »

C'est ainsi que Virgile, dès le début de sa prophétie, se réfère et nous reporte immédiatement à la source la plus prochaine de son inspiration, — l'oracle de la Sibylle de Cumes.

« *Ultima Cumæi venit jam carminis ætas* ».

Nous savons donc, tout de suite, que le poète n'est qu'un commentateur, presque un écho, et, par conséquent, c'est aux « Livres Sibyllins » que nous devons demander l'annonce véritable dont le « Cygne de Mantoue » n'est que le hérault. — Dans le *Dictionnaire de la Bible*, à l'article « *Oracles Sibyllins*, le savant abbé Batiffol a pu écrire cette phrase judicieuse :

« Il est douteux que Virgile, dans sa fameuse quatrième églogue, doive rien aux Sibyllistes juifs ».

Ce mot « Sibyllistes », de pure fabrication grammatologique, représente ici les nombreux écrivains qui, dès le deuxième siècle avant Jésus-Christ, jusqu'au troisième de notre ère, remanièrent, accommodèrent et, par conséquent, falsifièrent, les fragments oraculaires du paganisme au goût et aux besoins du syncrétisme dont les Alexandrins furent spécialement les promoteurs. Il convient donc de distinguer entre les « Sibylles », proprement dites, et les « Sibyllistes », leurs exploiteurs.

Le nom de « Sibylle », si gracieux qu'il est devenu un prénom féminin, n'a pas d'étymologie. Celle qu'en a fournie Varron est insoutenable, à savoir une crase de deux mots *sios*, mis pour *theos*, Dieu, et *boulé*, volonté. La Sibylle aurait donc été l'interprète de la « volonté des dieux. »

Cette hypothèse du célèbre grammairien latin ne se fonde sur rien. Il n'est point vrai que le dialecte Eolien ait écrit ou prononcé *sios* au lieu de *theos*. En outre le son *i* de « *Sib*ylle » a pu fort bien être *sab*, *seb*, *sob*, ou *sub*, et ce dernier nous conduirait à une contraction beaucoup plus normale, *Suboulé*, pour *sumboulé* ou *sumboulia*, d'où nous avons tiré le mot « symbole », et qui, en grec, signifie « commentaire, paraphrase, *prophétie.* »

Ces Sybilles, magiciennes, devineresses ou pythonisses, — autre nom qui leur venait de ce qu'on les croyait inspirées par Apollon Pythien, et qui valut à leurs pareilles d'être anathématisées par les chrétiens leur reprochant de porter en elles un « esprit de Python », — ces Sibylles dis-je, furent comptées, au nombre de dix : Perse, Libyenne, Cimmérienne, Samienne, Phrygienne, et les plus fameuses celles de l'Hellespont, d'Erythrée, de Delphes, de Cumes et de Tibur. Quelques auteurs les confondirent et une légende voulut que ce fût la même prophétesse qui, douée d'une fabuleuse longévité, eût séjourné dans les divers lieux rendus célèbres par ses oracles.

La Sibylle invoquée par Virgile est celle de Cumes. Il la désigne expressément par les mots : « *Ultima Cumæ carminis ætas* ». Il lui consacre, même au VIe Chant de l'*Enéide*, les vers d'une magnifique description. Aussitôt que les vaisseaux troyens ont abordé les « rivages Eubéens de Cumes, le pieux Enée se dirige vers les murs qu'Apollon couvre de sa haute protection. Il cherche l'antre redoutable où l'oracle de Délos fait résider son souffle inspiré et dévoile l'avenir. Il pénètre le bois sacré de la Triple Hécate et les voûtes dorées du temple. C'est là, dit la légende, que Dédale, fuyant le royaume de Minos et se confiant au ciel sur des ailes rapides, osa, par un chemin insolite, naviguer (le latin dit « nager ») vers les pôles glacés. Sa course aérienne s'arrêta enfin sur la citadelle Eubéenne. Dès qu'il eut atterri, il te consacra, ô Phébus, l'appareil aux rames ailées et te dressa ce farouche sanctuaire. »

Après une brève peinture de la décoration du temple, rappelant l'exploit du premier des aviateurs et la mort de son fils Icare, élève imprudent d'un tel père, Virgile nous montre Enée arraché à la contemplation du monument par l'appel de « la prêtresse de Phébus et de Diane, Deiphobé, fille de Glaucus ».

Ainsi Virgile sait le nom de la Sybille. Ce nom est « Déiphobé », terme hybride qui peut se traduire par « crainte de Dieu » (*Deos* ou *Theos*. — *phobé*).

« Dans le vaste flanc taillé de la roche Eubéenne, s'ouvrent cent larges couloirs, cent portes, par lesquelles jaillissent autant de voix rendant les réponses de la Sibylle. Dès le seuil, la vierge inspirée s'écrie : « C'est le moment de solliciter le destin. Le dieu ! Voici le dieu ! » Et, tandis qu'elle parle ainsi devant les portes, ses traits et leur couleur se changent, sa chevelure perd son harmonieuse ordonnance. Sa gorge halète, une fureur sauvage enfle sa poitrine. Elle semble grandir et ses accents n'ont plus rien de l'humanité. »

Ses premières paroles repoussent la prière des solliciteurs. Mais Enée insiste. Il promet des sacrifices, un autre temple de marbre a Phébus et à Hécate, et des jours de fête solennisés au nom d'Apollon. Cette supplication triomphe des résistances.

« Déjà la redoutable prophétesse, impatiente du dieu qui l'agite, s'efforce de l'expulser de son sein. Lui, il écrase du poids des destins sa bouche frémissante ; il dompte son souffle rebelle, il le presse pour l'approprier à sa mission. Spontanément les cent portes de la demeure s'ouvrent et laissent passer les réponses de la Sibylle. »

Et ces réponses sont d'abord vagues.

« C'est ainsi que, du fond de son asile, la Sibylle de Cumes profère ses énigmes, que mugissent les échos de l'antre. Elle enveloppe la vérité d'obscurités. Apollon impose ses freins à sa fureur et stimule son souffle de ses aiguillons. »

Telle est la Sibylle Virgilienne. Contemporaine d'Enée, elle est antérieure de dix siècles au temps où la célèbre le poète. — On voit qu'elle habite Cumes, colonie Eubéenne de Campanie, qu'elle est prêtresse d'Apollon et d'Hécate et se nomme « Crainte de Dieu » (Déiphobé), fille de Glaucus. Le portrait que nous en trace Virgile semble reproduit des descriptions qui nous sont restées, par ailleurs, de la Pythie de Delphes, mais on sait que la Pythie de Delphes est postérieure de quatre siècles au moins à la Sibylle de Cumes, et que son officine à oracles fut surveillée administrativement par les divers Etats de la Grèce antique.

Cette Sibylle est-elle la même que celle dont parle Varron ? Le célèbre et érudit grammarien, dont il ne nous reste que des fragments, raconte, au dire de Lactance, qu'elle vint à Rome offrir à Tarquin l'Ancien neuf livres de prophéties, pour le prix de trois cents pièces d'or. Le roi rejeta la demande. La Sibylle brûla trois des livres et offrit, au même prix, les six autres. Sur un nouveau refus de Tarquin, elle détruisit trois des recueils existants et maintint ses exigences au sujet des trois derniers. Le roi, impressionné par cette insistance, conclut enfin le marché qu'il aurait pu si aisément faire plus avantageux.

Un autre écrivain du siècle d'Auguste, Fenestella, cité également par Lactance, dit que le temple de Jupiter Capitolin fut brûlé en l'an 670 de Rome, et les oracles de la Sibylle périrent dans l'incendie. Le Sénat, effrayé de cette catastrophe, décida que l'on reconstituerait ces écrits fatidiques au moyen des fragments arrachés aux flammes, avec l'aide de la mémoire des prêtres préposés à leur garde, et aussi d'emprunts faits aux oracles de la Sibylle Erythrée.

C'était là l'unique document qui subsistait au temps de Virgile et que l'on consultait aux occasions solennelles de la vie de Rome.

Lactance nous apprend que, seuls, avaient le droit de les lire les « quindecimvirs préposés à l'accomplissement des choses sacrées », du moins en ce qui concernait les oracles cuméens, dont chaque livre avait trait à des évènements précis. Le surplus des prophéties avait été vulgarisé. C'est ce surplus, semble-t-il, qui a fourni la matière aux diverses *Oracula Sybillina* parvenus jusqu'à nous, et

qu'ont interpolés et arrangés les « Sibyllistes » judéo-chrétiens. Ils sont en vers grecs, où l'on démêle du premier coup d'œil la main d'un contrefacteur, mais où l'on peut retrouver, en même temps, les parcelles de la tradition et de l'inspiration primitives.

M. l'abbé Boxler, professeur à l'Institut catholique, en a promis une traduction et une glose qui seront, sans nul doute, du plus vif intérêt.

* * *

Il apparaît donc que le « chant cuméen » (*Carmen Cumæum*), auquel fait allusion Virgile, appartenait au Catalogue secret dont les seuls « quindecimvirs » avaient la garde et la connaissance. Peut-être le poète en avait-il reçu la confidence de l'un d'eux ? — Disons tout de suite que l'authenticité de ce « chant Cuméen », cité dans la Quatrième Eglogue, n'est aucunement atteinte par la description poétique que le même Virgile donne de l'antre de Déiphobé à Cumes. La fantaisie imaginative qui règne dans le VI[e] Chant de l'*Enéide* ne nuit pas plus à la réalité de la Sibylle et de son « adytum », quel qu'il fût, que les tableaux du Tasse, dans la *Jérusalem délivrée*, ne nuisent à l'existence des Lieux Saints.

Or, au temps où Virgile écrivait la Quatrième Eglogue (714), soit quarante-quatre ans après l'incendie du Capitole, trente-neuf avant la naissance du Sauveur, le Syncrétisme Alexandrin n'avait pas encore falsifié les sources de la prophétie. Il existait donc, *évidemment*, une croyance avérée à l'approche d'un évènement prodigieux, unique, réformateur du monde : la naissance d'un enfant mystérieux, en qui allait se clore l'attente des siècles, les espérances des mythes et la promesse de la rédemption.

ÇA ET LA

Prédestination

Le baron Hélain de Zuylen, qui vient de mourir si tragiquement, était un fervent de tous les exercices physiques. Mais le sport ne lui était pas favorable.

Il s'était démis le bras en tombant de bicyclette, cassé une jambe en jouant au cricket. Au cours d'une partie de tennis, une glissade lui causa des contusions à la face et il fut blessé plusieurs fois dans les luttes de ce football-rugby, qu'il aimait particulièrement.

Très courageux, il aimait à plaisanter avec ses amis à propos des multiples incidents qu'il avait subis. Et comme on lui faisait remarquer que seul l'automobile lui était clément :

— Oh ! disait-il ! attendez ! Je n'ai jamais rien eu en auto... Mais je l'aurai un jour. Et ce sera le vrai. »

... Ce douloureux pressentiment hante aujourd'hui la douleur de tous ceux — et ils étaient nombreux — qui aimaient le disparu.

Un fétiche royal

Il y a quelques jours, le 24 décembre, Georges I[er], roi des Hellènes, a célébré son soixante-septième anniversaire.

En octobre de l'année prochaine aura lieu le cinquantenaire de son avènement au trône de Grèce. Cette solennité coïncidera probablement avec les fêtes nationales qui consacreront les victoires remportées sur les Turcs.

Ce fut une belle carrière que celle de ce jeune prince danois, élu par l'assemblée nationale d'Athènes ratifiant le protocole des puissances protectrices, France, Angleterre, Russie. Elle ne fut pas exempte, toutefois, d'épisodes dramatiques. Le roi Georges fut, comme d'autres souverains, l'objet de tentatives d'assassinat.

Un jour, il passait avec sa fille Marie en voiture sur la route de Marathon. Une balle effleura le sommet de sa tête. Il n'y eut de victime qu'un des chevaux de l'attelage. Le roi a gardé la balle. Il la porte à sa chaîne de montre et ne s'en sépare jamais. Il l'a même refusée au diadoque qui est aux avant-poste. C'est son fétiche.

M. Laurent de Faget

Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Laurent de Faget, directeur du *Progrès spirite*, décédé à l'âge de 66 ans.

Les superstitions des comédiens.

A propos de *Crédulité*, Sergines a rappelé, dans les *Annales*, les plus connues des gens de théâtre.

Les jours de grande première, Mme Ristori ne pouvait s'empêcher d'aller promener dans les cimetières son émotion angoissée. Elle lisait lentement les inscriptions funéraires et « se sentait émue jusqu'aux larmes de ces témoignages de la douleur humaine ».

Talma, lui, était moins rêveur. Il fallait qu'il se surexcitât. Et son malheureux habilleur habitué aux « torgnoles » des grandes représentations, recevait du célèbre comédien toutes les injures possibles... et même pas mal de coups.

De nos jours, comédiens et comédiennes témoignent des mêmes dispositions confiantes ou peureuses.

M. Krauss, pensionnaire du Théâtre-Sarah-Bernhardt, porte une grosse bague de fer. C'est un anneau de forçat travaillé ; il y tient très particulièrement et le considère comme un fétiche. M. Tarride ne voulait pas que sa femme, Mme Marthe Régnier, arborât des plumes de paon sur son chapeau, parce qu'elles portent malheur. De même, il ne veut pas que, dans une pièce quelconque, on prononce le mot guigne, pas plus que panne quand il est question d'automobile. Il craint la suggestion. Mlle Andrée Méry, pensionnaire du Théâtre-Antoine, a une frayeur épouvantable des nombres qui se terminent par un 7. Mlle Sorel, de la Comédie Française adore le bleu parce que cette couleur lui porta toujours chance. Mme Cora Lapercerie,

à toute occasion, touche des objets en bois. Mlle Henriette Roggers, qui prétend ne pas être superstitieuse, va contre le mauvais sort ; elle passe sous les échelles et porte constamment des opales, de même que Mlle Jeanne Rolly, qui est, elle, vouée aux choses sinistres, prétend qu'elles lui portent bonheur. Mlle Blanche Toutain a une médaille romaine qui ne la quitte jamais. Mlle Mary Garden, qui a une sainte horreur des somnambules parce qu'elles lui ont prédit une grande catastrophe, retourne quand même les consulter.

A propos de talismans

La question des talismans redevient d'actualité au sujet de la découverte faite par M. Biennier (1), de cette pierre étrange qu'il a nommée la « Gemme Astel ».

Beaucoup de lecteurs curieux se sont rendus possesseurs de cette pierre extraordinaire entre toutes, et après en avoir constaté les merveilleux pouvoirs, stupéfaits, nous demandent des renseignements.

— Qu'est-ce qu'un talisman ? Doit-on croire aux talismans ?

Un talisman, disent les occultistes, c'est un laissez-passer, une carte d'identité pour l'Invisible. Où nous ne voyons que signes étranges et baroques, la multitude des êtres de l'astral reconnaît un ordre de protection pour qui le porte. Lorsque, sur terre, un homme montre aux autorités le parchemin auquel est joint le sceau du gouvernement, tout s'incline devant le porteur du signe vénérable. Il en est ainsi pour l'invisible.

Porter un talisman, consacré par certains signes, — ou la vertu de telle pierre — à Mars, Vénus, ou Saturne, c'est montrer aux puissances occultes, attachées à ces planètes, un laissez-passer, ou un ordre de service qui nous conciliera ces forces redoutables.

C'est pourquoi, il est absolument nécessaire d'observer, pour la confection des talismans, des règles rigoureuses.

M. Biennier nous a toujours affirmé suivre, les principes sacrés des anciens pour le montage de sa gemme.

Tient-elle seulement son pouvoir de la tradition respectée ? Est-elle magique, par elle-même, ou par les signes qui y sont gravés ? ou encore le savant qui l'a découverte est-il, à son insu, un magnétiseur puissant, capable de créer lui-même le pouvoir magique qui semble être l'apanage de sa pierre ?

Nous avouons notre ignorance à ce sujet. En l'état actuel où se trouve la science vis-à-vis des phénomènes dits merveilleux, il est impossible de répondre par le doute, ou la négation.

Qui sait ? La Gemme Astel, manipulée par une autre personne que M. Biennier, serait peut-être beaucoup moins efficace. Les fluides émanant de l'homme sont si multiples, encore si peu connus ! N'avons-nous pas vu, tout dernièrement, une personne de Bordeaux, simple mortelle comme les autres, avoir le don d'empêcher la putréfaction des fleurs, des plantes, des oiseaux, même des gros animaux ?

M. Biennier a-t-il lui aussi un fluide particulier ? Peut-être le découvrira-t-on un jour. En attendant, nous enregistrerons toujours avec plaisir les preuves que nos lecteurs voudront bien nous relater, du pouvoir mystérieux de la « Gemme Astel ».

ANDRÉE DE GARNY.

(1) 15, rue des Gras, à Clermont-Ferrand.

NOTRE COURRIER

PRÉDICTIONS

RELATIVES A LA PRISE DE CONSTANTINOPLE

Permettez-vous à un de vos abonnés de la première heure de signaler à votre bienveillante attention une légende qui a trait à la ville de Constantinople, légende que les amis et lecteurs de l'*Echo du Merveilleux* seront, sans doute heureux de lire dans votre chère Revue ?

Je la transcris telle qu'elle a été relatée dans le *Pèlerin* — publication de la Maison de la Bonne Presse — n° du 24 novembre 1912.

« La guerre des Balkans rappelle une curieuse légende vénitienne d'après laquelle, quand un patriarche de Venise occupera la chaire de saint Pierre, Constantinople tombera aux mains des chrétiens.

« Comme Pie X est le premier patriarche de Venise devenu Pape, depuis 1453, sans doute que les temps sont venus où la prophétie va s'accomplir.

Tout ce qui s'impose ici-bas par la violence ou la corruption, comme le Croissant, finit tôt ou tard par périr misérablement ».

Je m'empresse de transcrire aussi un curieux passage, écrit sur la question balkanique par Lamartine, en 1833, dans son *Voyage en Orient*.

« Les Bulgares méprisent et haïssent les Turcs ; ils sont complètement mûrs pour l'indépendance et formeront avec les Serbes, leurs voisins, la base des Etats futurs de la Turquie d'Europe..... Si le peuple (serbe) comme il le désire et l'espère, devient le noyau d'un nouvel Empire slave par sa réunion avec la Bosnie, une partie de la Bulgarie et les hordes belliqueuses des Monténégrins, l'Europe verra un nouvel Etat surgir des ruines de la Turquie et couvrir ces vastes et belles régions qui règnent entre le Danube, l'Adriatique et les Hauts-Balkans. Si les différences de mœurs et de nationalités résistent trop à cette fusion, on verra du moins dans la Serbie un des éléments de cette fédération d'Etats libres ou de protectorats européens destinée à combler le vide que la *disparition de l'Empire ottoman va laisser en Europe comme en Asie* ; la politique européenne n'a pas d'autre vœu à former ».

Ne dirait-on pas entendre des accents prophétiques ! J'ai pensé céder à une bonne inspiration, en vous adressant ce remarquable extrait du livre cité plus haut, de notre grand poète national doublé d'un clairvoyant politique.

Veuillez agréer, etc.

L'abbé C. R...

BIBLIOGRAPHIE

Le Mystère de la mort. Dynamistographie, par MM. Matla et Zaalberg van Zelst. — 1 volume in-8° illustré. Prix **8** fr. — MM. Hector et Henri Durville, éditeurs, 23, rue Saint-Merri. Paris.

Ouvrage très curieux, appelé, en raison de sa grande originalité, de ses hypothèses hardies et de ses minutieuses démonstrations, à un succès certain.

Le Mystère de la Mort a toujours préoccupé les savants, mais aucun d'eux n'a pu résoudre ce problème d'une façon satisfaisante en dehors de la foi. L'humanité non croyante paraît devoir rester éternellement indécise sur la question capitale de la vie. Certains philosophes admettent la survivance de l'âme ; d'autres affirment qu'elle est absolument impossible. La théorie dualiste, basée sur des dogmes théologiques, idéalistes, conclut à la survie de l'âme, que nient les monistes. Les auteurs, dans cet ouvrage, cherchent à établir les bases d'une psychologie physique ; ils affirment par une série d'expériences que les organes de l'homme peuvent former un produit naturel inconnu à la Science officielle actuelle, lequel produit, séparé du corps humain par la Mort, pourrait continuer temporairement à vivre comme un être pensant, ayant conscience de lui-même, se composant de Force et de Matière et soumis à la loi de l'Evolution.

Ils emploient, pour leurs expériences, un appareil de leur invention : le Dynamistographe. Ils prétendent fournir la preuve physico-mathématique que l'homme, dans sa seconde forme de vie, est un être matériel dont on peut peser le corps, déterminer le volume et la densité. Leurs hypothèses s'appuient sur des preuves électro-mécaniques : « L'homme dans sa Réincarnation, est de matière, — « disent-ils, — il est possible de communiquer avec lui, « sans se servir de l'intermédiaire d'un médium ».

L'ouvrage se termine par une démonstration physico-philosophique, concernant les deux phases de vie de l'homme, dans laquelle les auteurs abordent la psychologie physique expérimentale purement mécanique, faisant concorder leur opinion avec les principes évolutionnistes.

MM. Matla et Zaalberg van Zelst, tenant à fournir à la Science officielle des preuves indéniables de leur bonne foi en ce qui concerne leurs allégations demandent qu'une Commission d'enquête soit nommée pour juger leurs expériences et statuer sur leur utilité (*Communiqué*).

On ne doute pas de leur bonne foi ; mais on peut douter de leurs expériences et de leur thèse, curieuse d'ailleurs.

***

Nous sommes heureux de souhaiter la bienvenue à une nouvelle revue mensuelle d'avant-garde catholique dont nous venons de recevoir le premier numéro.

Cette revue a pour secrétaire de rédaction un ami de la première heure de Gaston Mery, demeuré fidele à l'*Echo du Merveilleux* et dont le nom a figuré plusieurs fois au bas de nos colonnes. Nos lecteurs se souviennent tous certainement de l'*Historiette de Malbec* que M. Ch. Chauliac publia en 1897 et 1898 dans l'*Echo du Merveilleux*.

Nous souhaitons à la *Lettre périodique* le succès dû à ses courageux efforts. — N. D. L. R.

L'ALMANACH DE "L'ECHO DU MERVEILLEUX"

Rédigé sous la direction de Mme GASTON MERY.

Les écrivains les plus distingués du métapsychisme, sans distinction d'écoles — l'Almanach de l'ECHO comme l'Echo lui même ne craint pas d'ouvrir un libre champ de discussion aux adversaires de ses idées, — ont collaboré *par des articles inédits* à ce joli volume, véritable petite encyclopédie du mystère, qui se distingue entièrement des publications analogues.

A la suite de la partie doctrinale, de charmantes nouvelles s'adressent à tous les lecteurs.

Le sommaire de l'ALMANACH en dira suffisamment le haut intérêt et le vif attrait.

L'Almanach de *l'Echo*	Mme Gaston Mery.
Le chemin parcouru.......	Gaston Mery.
Dans l'Avenir	Edouard Drumont.
Les Almanachs prophétiques.	George Malet.
Dates fatidiques du XXe siècle	Timothée.
Horoscope de l'année 1913..	Raoul Larmier.
Quelques « termes usités »..	Chanoine Morlot.
Spiritisme et spiritualisme.	L'Abbé Gaffre.
Le Signe de Moutin........	Emile Boirac.
Le Rêve..................	Colonel A. de Rochas.
Le Spiritisme............	Gabriel Delanne.
La Théosophie	Commandant Courmes.
Les Cryptes de l'âme......	Jules Bois.
Le Merveilleux...........	Sédir.
La science et le Merveilleux.	Dr Foveau de Courmelles.
Radio-activité des corps vivants	Commandant Darget.
Le Magnétisme et sa nécessité	R. Saint-Dizier.
Triple entente ou triple alliance	Emm. Vauchez.
La Graphologie...........	Solange Pellat.
La Chiromancie	Fraya.
Les Songes...............	De Mirbel.
L'Abbé Torné-Chavigny	Charles Godard.
L'Aubépine miraculeuse....	Smilis.
La Résurrection de Hans Luftig	R. Faral.
Le Château des camélias....	André Nervin.
Anecdote alchimique.......	Raoul Larmier.
La Voyance et la photographie psychique..........	Albane de Silva.
Une Pierre mystérieuse.....	A. de Garny.
Les grands Médiums.......	Carita Borderieux.
Mme L. Feignez............	L. Maurecy.

Etc., etc.

L'Almanach de l'*Echo du Merveilleux* est abondamment illustré.

Il se vend : **1 fr. 25**

ADRESSER LES DEMANDES :

Librairie E. Basset et Cie, 3, r. Dante, Paris.

Le Gérant : Mme Gaston Mery.

Paris. — Imp. R. Tancrède, 15, rue de Verneuil.